

## Depuis qu'Abbas est parti

*Like Someone in Love* d'Abbas Kiarostami, France-Japon, 2012,  
104 minutes

Robert Daudelin

Numéro 162, juin-juillet 2013

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/69341ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Daudelin, R. (2013). Compte rendu de [Depuis qu'Abbas est parti / *Like Someone in Love* d'Abbas Kiarostami, France-Japon, 2012, 104 minutes]. *24 images*, (162), 61–61.

# Depuis qu'Abbas est parti

par Robert Daudelin



En 2008, après la réalisation du très beau *Shirin*, Abbas Kiarostami quitte son pays pour poursuivre sa carrière à l'étranger. Or, dans l'abondante filmographie du cinéaste, l'Iran est beaucoup plus qu'un décor : l'Iran, sa culture, son histoire récente, est au cœur de chaque film – jusque et y compris dans un film dit expérimental comme *Ten* ; c'est dans son attachement profond à son pays que Kiarostami nous a toujours semblé trouver son inspiration. Cet exil (volontaire ?) allait-il tarir la vraie source d'inspiration du cinéaste ? (Les exemples abondent de cinéastes talentueux qui n'ont pas survécu à une telle coupure). La réponse allait nous parvenir dès 2010 avec *Copie conforme*, un film que certains admirateurs du cinéaste ont trouvé trop bien figolé, mais qui n'en était pas moins remarquable – le film d'un auteur authentique qui savait éviter les pièges de la coproduction et nous proposer un nouveau chapitre, aussi beau que fascinant, de son œuvre.

*Like Someone in Love*, le plus récent opus du cinéaste, se présente comme un défi encore plus redoutable : production française tournée au Japon, avec équipe et interprètes japonais, le film s'appuie sur un scénario original dans lequel Kiarostami pratique l'épure à un degré téméraire. Presque rien en effet ne nous est dit des personnages, de leur vie, de leurs gestes. Le spectateur n'a d'autre choix que de se livrer à un véritable travail de reconstitution : nous comprenons assez tôt, assez approximativement aussi,

qu'Akiko, petite provinciale vivant à Tokyo, se prostitue pour payer ses études de sociologie ; que le vieil homme qui sollicite ses services est un professeur à la retraite ; que le fiancé est garagiste. Mais tout cela, à vrai dire, est d'une importance relative, même si le Japon actuel s'y révèle astucieusement. Tout se passe vraiment ailleurs, dans une sorte de mouvement souterrain que la brillante mise en scène de Kiarostami, avec son point de vue faussement neutre, nous fait découvrir presque à notre insu.

La séquence d'ouverture, un long plan fixe, plastiquement surchargé, est exemplaire de l'écriture du film et du parti pris du cinéaste de nous en dire le moins possible, nous proposant de sentir les choses plutôt que d'essayer de les comprendre. Dans ce plan, dont l'élément principal est une conversation sur un portable dont nous ne voyons pas la propriétaire, Kiarostami filme le reflet (sonore, aussi bien que visuel), plutôt que la chose : tout le film sera ainsi surdéterminé par ce choix de ne jamais voir les choses de face, mais toujours par réfraction – dans la fenêtre du professeur, dans le pare-brise et sur le capot relevé de son auto et même à travers le rideau de la voisine qui soudainement apparaît comme un filtre devant l'objectif de la caméra. Ce jeu de reflets, qui n'est pas sans évoquer le mystère et la poésie des images de Kiarostami photographe (ou de celles également admirables du photographe québécois Serge Clément), a vite fait de devenir le lieu d'ancrage du film.

Kiarostami, passé maître depuis longtemps du tournage dans l'espace restreint et contraignant d'une voiture, ne s'en prive pas ici : la Volvo du professeur est l'espace où les trois personnages se livrent, vérités et mensonges confondus, et le taxi le lieu où Akiko fait le silencieux bilan de sa vie. Qui plus est, l'appartement du vieux professeur, comme la boîte de nuit de la séquence d'ouverture, sont filmés de la même manière, en insistant sur leur exigüité – même le garage du fiancé est un espace oppressant.

Kiarostami prend un malin plaisir à frustrer le spectateur (histoire de lui montrer que l'important est ailleurs) en se jouant des malentendus qui parsèment son récit : ainsi, jamais nous ne saurons ce qui s'est passé durant cette nuit d'Akiko chez le vieux professeur. Peut-être faut-il chercher la réponse chez Kawabata qui, dans *Les belles endormies*, racontait les nuits de vieillards aux côtés d'adolescentes sommeillant sous l'effet de puissants narcotiques. Que le cinéaste iranien ait cherché son inspiration chez le grand écrivain japonais ne serait que justifié ; le résultat en vaut assurément le détour.

Film, en apparence, trop lisse, *Like Someone in Love*, pour cette même raison, ne se laisse pas apprivoiser facilement : il faut le revoir, s'entêter à percer son mystère. Nous sommes bien chez Kiarostami! 🎬

France-Japon, 2012. Scé. et ré. : Abbas Kiarostami. Ph. : Katsumi Yanagijima. Mont. : Bahman Kiarostami. Int. : Rin Takanashi, Tadashi Okuno, Ryô Kase. 104 minutes. Dist. : EyeSteelFilm.